

## Gabrielle Roy et le Canada anglais

Antoine Sirois

Volume 17, numéro 3, hiver 1984

Gabrielle Roy : hommage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500663ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500663ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sirois, A. (1984). Gabrielle Roy et le Canada anglais. *Études littéraires*, 17(3), 469–479. <https://doi.org/10.7202/500663ar>

## GABRIELLE ROY et le CANADA ANGLAIS

---

*antoine sirois*

---

Gabrielle Roy a toujours intéressé le Canada anglais et cela depuis la parution de son premier roman, *Bonheur d'occasion*, en français et surtout en anglais.

Elle est même intégrée à l'histoire littéraire canadienne-anglaise. Elle obtenait dès 1947 le prix du Gouverneur général pour *The Tin Flute*, prix qui était réservé à cette époque aux œuvres écrites en anglais ou traduites en anglais. Le roman, publié en 1945, avait été rapidement traduit pour paraître en 1947 à New York, chez Reynal and Hitchcock, et, la même année, à Toronto, chez McClelland and Stewart. Ceux-ci le faisaient entrer dans leur collection « New Canadian Library » en 1954, pour en reprendre l'édition en 1958, 1959, 1961, 1964, 1965, 1967 (2 fois), et en 1981, dans une nouvelle traduction par Alan Brown. Une édition de luxe a même paru en 1980 dans cette dernière traduction<sup>1</sup>. On peut évaluer le tirage global du roman, au Canada anglais, à au-delà de 130 000, ce qui en fait aussi un succès populaire.

En 1951, dans un chapitre intitulé « French Canadian Writing », en compagnie de Ringuet, Guèvremont et Lemelin, Arthur Phelps incorpore Gabrielle Roy à son essai *Canadian Writers*<sup>2</sup> et, en 1965, l'écrivain bien connu Brian Moore lui consacre un texte où il la compare à Sinclair Lewis, dans *A Century of Achievement. Great Canadians*<sup>3</sup>. La même année, *l'Encyclopedia Canadiana*<sup>4</sup> lui réserve un article qui souligne le succès immédiat et retentissant de son premier roman. En

1966, la plus importante histoire de la littérature canadienne-anglaise, *Literary History of Canada. Canadian Literature in English*<sup>5</sup>, lui ménage une place de choix parce que *Bonheur d'occasion* en traduction a eu une si grande influence qu'on ne peut pas l'ignorer, au dire même du rédacteur de la section 1940-1960 sur la fiction, Hugo McPherson. *The Oxford Companion to Canadian History and Literature*<sup>6</sup>, un volume de référence majeur, lui réserve un article en 1967. Forum House la fait entrer dans sa collection « Canadian Writers and their Works » en 1969. Margaret Atwood ne manque pas de traiter de *The Tin Flute* dans son célèbre essai *Survival : A Thematic Guide to Canadian Literature* en 1972<sup>7</sup>, ni Elizabeth Waterston dans *A Short History of Canadian Literature*<sup>8</sup>, l'année suivante. Quand Donald Cameron interviewe vingt auteurs canadiens importants, en 1973, il retient deux Canadiens français, Gabrielle Roy et Roch Carrier<sup>9</sup>, et quand Joan Hind-Smith dans *Three Voices*, en 1975, choisit trois écrivains canadiens qui, pour elle, ont une « voix unique », elle embrasse Gabrielle Roy avec Grove et Laurence<sup>10</sup>. Un substantiel article échoit encore à Gabrielle Roy dans le récent dictionnaire *Oxford Companion to Canadian Literature*<sup>11</sup>.

Signalons enfin l'importante *Concordance de « Bonheur d'occasion » de Gabrielle Roy* de Paul Socken, publiée aux presses de l'Université de Waterloo, et la bibliographie annotée sur l'auteure dans la collection « The Annotated Bibliography of Canada's Major Authors », aux presses ECW de l'Université York, en 1982. Cette histoire d'amour entre Gabrielle Roy et le Canada anglais, qui s'est aussi manifestée par la traduction systématique de toutes ses œuvres, ne semble pas devoir s'éteindre. Dans un sondage récent du *Citizen* d'Ottawa<sup>12</sup> sur les dix meilleurs romans d'après-guerre, conduit auprès de dix-sept professeurs d'université en littérature, dont quinze anglophones, on classait *The Tin Flute* comme le sixième meilleur dans l'ensemble du Canada, et son auteur comme le quatrième plus important, avant Atwood, Munro ou Callaghan.

Mais qu'a dit le Canada anglais de *Bonheur d'occasion*, à sa parution, dans l'original et en traduction ?

La *Gazette* de Montréal<sup>13</sup> est le premier journal à en faire état en 1945, mais par une interview avec l'auteure. Il signale tout de même qu'avec ce volume, elle se classe parmi les meilleurs romanciers du Canada. Le *Saturday Night* de

Toronto suit en 1946<sup>14</sup>. D'emblée l'auteur de la recension évoque la popularité du roman, un « best-seller », et sa qualité : « By all odds it is by far the best book that has yet appeared in the country, either in French or English that deals with the social effects of the depression and the war on Canadian city dwellers ». Il admire la profondeur de pensée et de sentiment, la richesse des personnages, compare sans hésitation le récit à *The Grapes of Wrath* de Steinbeck et réclame même une traduction.

Le *Globe and Mail*<sup>15</sup> annonce la parution prochaine de la traduction et souligne le succès du roman dans sa version française même chez les anglophones de Toronto, un phénomène nouveau.

La raison en est que les critiques des deux langues ont maintes fois déclaré que c'était le roman le plus remarquable jamais écrit par un Canadien. Le même journal rapporte l'affirmation suivante de l'auteure : « We are [...] getting away from the habit of imitating others. We are getting down to our own truth and our own experiences ». Le professeur W.E. Collin, dont nous reparlerons, et la journaliste Dorothy Duncan<sup>16</sup> ont probablement contribué à la publicité du roman. Celle-ci avait rédigé pour *Maclean*, avant le lancement de la traduction, un article qui paraîtra après<sup>17</sup>, où elle soutient que rien de semblable n'avait encore été fait au Canada, parler de la pauvreté à Montréal.

Après Montréal, qui était à l'époque un centre important d'activité littéraire anglophone, et Toronto, l'auteure se voit enfin reconnue dans son pays d'origine, suite à la traduction. *The Winnipeg Tribune*<sup>18</sup> proclame le grand succès du roman au Canada français et aux États-Unis où le Literary Guild of America l'a choisi comme roman du mois<sup>19</sup>, où les studios Universal ont acheté les droits pour 75 000 \$. Le même journal revient avec une recension le mois suivant<sup>20</sup>. Il récidive avec une interview au début de mai<sup>21</sup>, tout en rappelant que l'œuvre est considérée comme « a masterpiece of realism ». L'influent *Winnipeg Free Press*<sup>22</sup> ne sera pas en reste. Il salue Gabrielle Roy en première page, avec une photographie, recueille ses propos et la déclare : « One of Canada's most successful modern writers ». Il rapproche son roman de celui de Betty Smith : *A Tree Grows in Brooklyn*. Ces journaux profitaient du passage de l'auteure dans la région. Un autre

périodique de l'Ouest, le *Northwest Review*<sup>23</sup>, publie une recension très positive tirée du *Catholic Record* (sans date). On situe le récit dans la tradition réaliste française et dans le renouveau littéraire des littératures canadiennes depuis la guerre et on le considère comme « one of Canada's first big literary achievements ». Succès populaire et qualité littéraire vont la main dans la main. Dans cette recension élaborée, on fait état des valeurs morales du roman, comme aussi, à l'époque, au Québec. Cette approche reparait dans un autre article que publie le même journal, mais cette fois tiré du *Canadian Register*. Il s'intitule : « *Tin Flute Criticized for Moral Code Omission* »<sup>24</sup>. Le critique reconnaît le talent authentique de Gabrielle Roy, tant dans la création que dans l'écriture, mais, pour lui, les personnages ne sont pas à la hauteur du conflit qui les déchire. Il discerne dans le roman une influence existentialiste, influence qui sera effectivement évidente dans *Alexandre Chenevert*.

Après ce périple dans l'Ouest où la romancière a obtenu une réception somme toute enthousiaste, nous revenons vers l'Est, dans la même année 1947, celle de la traduction anglaise. Décidément le succès américain aura ravivé l'intérêt autour du roman, tant au Canada anglais qu'au Québec. Le *Saturday Night*<sup>25</sup> ne manque pas de signaler que le choix du Literary Guild fait éclater les frontières où était jusqu'ici enfermée la littérature canadienne-française, en dépit d'œuvres de grande qualité. La dimension universelle du roman est aussi soulignée dans trois autres comptes rendus journalistiques plus rigoureux. Celui d'abord de William Arthur Deacon dans le *Globe and Mail*<sup>26</sup> qui montre que la dimension universelle de ce récit pourtant très localisé exerce un attrait énorme sur les Nord-Américains et les Européens. Il rattache le roman à la tradition du dix-neuvième siècle en Europe et fait référence surtout à Flaubert qui a enseigné à Gabrielle Roy à transformer une réalité très prosaïque et à lui conférer une grande puissance d'attrait sur l'imagination des lecteurs. Il fait remarquer la qualité de la construction et de l'écriture et le sentiment de compassion de l'auteure, ce que la critique francophone avait aussi maintes fois relevé. Neil Compton de la *Gazette de Montréal*<sup>27</sup> ne se sent pas partagé dans le cas présent entre le besoin d'encourager le talent local et celui de le juger avec des critères d'excellence. Ce roman est marqué par la maturité et la beauté. Il répond au besoin qu'on avait au Canada de

parler de la classe ouvrière sans sentimentalité ni amertume. Aucun Canadien, selon lui, ne devrait négliger de lire ce roman s'il se préoccupe du développement de notre culture. La troisième recension par Edith Fowke dans *The Canadian Forum*<sup>28</sup> ne manque pas d'indiquer les éléments neufs dans le roman qu'elle considère : « one of the most satisfying and adult novels yet to appear in Canada ». Il est universel, ses personnages sont réels, non tout blancs ou tout noirs, il fait une charge implicite et accablante de la société moderne. Pour une littérature, aussi bien française qu'anglaise, qui s'arrachait avec peine des créations rustiques édulcorées, la nouveauté de *Bonheur d'occasion* était, en effet, remarquable. Ajoutons à ces recensions journalistiques celles parues dans deux revues universitaires. E.W. Collin consacre une page et demie à ce roman dans l'inventaire annuel des livres du *University of Toronto Quarterly*<sup>29</sup>. Le professeur de Western Ontario connaît bien la littérature canadienne-française. Il greffe *Bonheur d'occasion* au courant naturaliste et il le met en opposition, comme étude de la vie industrielle, avec les romans de Germaine Guèvremont. C'est un document social juste, jusque dans la langue et, ajoute-t-il : « The art is perfect »<sup>30</sup>. L'auteure, pour lui, ne doit rien aux principaux courants de la littérature canadienne-française. Le critique du *Queen's Quarterly*<sup>31</sup>, comme son collègue, souligne aussi la coupure avec le roman du terroir et signale l'observation aiguë de la romancière, l'habile analyse des sentiments, la vivacité des descriptions et le respect des personnages.

Nous constatons une réception des plus favorables dans les journaux et dans les revues culturelles du Canada anglais à la parution du roman original ou de sa traduction. On relie celui-ci à la tradition réaliste ou naturaliste européenne, on fait référence à quelques œuvres américaines comme celles de Steinbeck ou de Smith, mais on le salue comme une création entièrement nouvelle dans le ciel canadien-français ou canadien-anglais. Sa dimension universelle retient particulièrement l'attention.

À l'inscription de la romancière et de son œuvre dans les répertoires, dictionnaires, histoires, collections, aux recensions dans les principaux journaux et revues, s'ajoute une autre manifestation de l'intérêt du Canada anglais, les études qui se font dans le prolongement du roman jusqu'à quarante ans après sa parution. L'emballage n'était pas passager.

Le professeur Collin reviendra à *Bonheur d'occasion* en 1952 dans un article intitulé : « Quebec's Changing Literature »<sup>32</sup>. L'opposition, au Québec, entre la vie rurale et la vie urbaine entraîne pour lui l'émergence d'une nouvelle sorte de roman consacré à la ville. Il revient sur la qualité artistique de l'œuvre et souligne la sympathie et la compréhension de l'auteure pour ses personnages. Si Collin situe le roman dans l'évolution de la littérature canadienne-française, Margaret Fairly, dans *New Frontiers* : « Gabrielle Roy's Novels »<sup>33</sup>, le place dans l'ensemble de l'œuvre à ce jour. Elle le déclare : « one of the masterpieces of Canadian fiction »<sup>34</sup>. À cette approche plutôt historique, Alan Brown et Hugo McPherson ajouteront assez rapidement la mythocritique, que seul à cette époque pouvait apporter le Canada anglais. Brown, considérant les quatre premiers romans, trouve qu'ils forment un dialogue entre l'innocence et l'expérience. L'homme, expulsé de l'Éden, en garde la nostalgie. À la vie simple et rurale de l'enfance manitobaine s'oppose l'expérience pénible de la vie urbaine<sup>35</sup>. McPherson, se référant du reste à Brown, élaborera le contenu de cette vision de l'auteure, dans son introduction à *The Tin Flute* dans la collection « New Canadian Library »<sup>36</sup> et dans son remarquable article intitulé : « The Garden and the Cage », paru dans *Canadian Literature* en 1959<sup>37</sup>. Dans son premier article, parmi d'autres observations pertinentes, il déclare : « Miss Roy sees in the problems of a particular age and locale an image of the timeless human enigma [...] »<sup>38</sup>. Les personnages vivent dans la nostalgie du Paradis perdu, par leurs désirs et leurs rêves, mais le retour est impossible. Le critique signalera aussi les symboliques du masque chez Florentine « grmée » et Jean Lévesque « costumé »<sup>39</sup>. Dans son deuxième article, plus approfondi, McPherson écrit : « The values of the garden, childhood, innocence, and the past, array themselves against the forces of the city, adulthood "experience", and the present »<sup>40</sup>. Rapprochant la romancière de Zola et de Dreiser, il ajoute : « We have met very few novelists [...] who have looked with visionary quality at the plight of wholly ordinary people in our modern cities »<sup>41</sup>. David Hayne, dans *Canadian Modern Language Review* en 1957 et en 1964<sup>42</sup>, situe *Bonheur d'occasion* à la fois dans l'œuvre de la romancière et dans l'ensemble de la production littéraire et fait ressortir sa dimension universelle. Phyllis Grosskurth reprendra en 1969, dans *Canadian Literature*<sup>43</sup>,

l'approche mythocritique, mais se penchera sur un seul aspect, celui de la figure dominante de la mère dans *Bonheur d'occasion* et les autres romans de Gabrielle Roy. C'est une sorte de compendium des appréciations anglophones, canadiennes et américaines de *Bonheur d'occasion* et des autres récits de l'auteure, que nous fournira Sushil Kumar Jain dans *Culture* en 1970<sup>44</sup>.

La méthode comparatiste fait son entrée avec l'article de Jeannette Urbas : « Equations and Flutes », dans le *Journal of Canadian Fiction* en 1972<sup>45</sup>. Un parallèle est dressé entre les personnages féminins chez Gabrielle Roy et Ethel Wilson, personnages qui constituent des créations remarquables, à la fois forts et biens décrits. Allison Mitchum, dans une veine à la fois mythique, comparatiste et féministe, rédige « The Canadian Matriarch » pour la *Revue de l'Université de Moncton* en 1974<sup>46</sup> où figure nécessairement Rose-Anna parmi les autres femmes des littératures canadienne-anglaise et canadienne-française.

Quant à l'approche sociologique, qu'avait déjà annoncée W.E. Collin en 1952, elle apparaîtra d'abord dans un article assez radical de J. Wilson Clark, paru en 1972 dans *Alive* et intitulé : « Pro-Imperialist Ideas in Gabrielle Roy's *Tin Flute* »<sup>47</sup>. Gabrielle Roy est perçue comme une servante de l'impérialisme, traduisant sa vision de classe. Ben-Z. Shek rédigera une étude plus nuancée et plus poussée dans son livre : *Social Realism in the French Canadian Novel* en 1977<sup>48</sup>. Celui-ci fait le point sur la critique à ce jour et étudie en particulier les espaces sociaux, économiques et politiques dans le roman. Il conclut : « *Bonheur d'occasion* was an outstanding creation of realistic art in French Canada »<sup>49</sup>.

En 1976, la revue *The Canadian* du *Toronto Star* a rappelé au grand public l'importance de Gabrielle Roy et la fortune rapide de son premier roman, en lui consacrant un long article avec interview. David Cobb écrit : « [...] she became in both English and French, by students and adults, the widest read Canadian novelist »<sup>50</sup>.

Paul Socken a poursuivi, de son côté, des études de thèmes dans deux articles : « "Le pays de l'amour", in the works of Gabrielle Roy »<sup>51</sup>, et « Use of Language in *Bonheur d'occasion* : A Case in Point »<sup>52</sup>. Ce dernier porte sur l'usage du mot *joie*



qui revient soixante-cinq fois au singulier et sept fois au pluriel. Sa répétition démontre bien la persistance de la quête du bonheur, en dépit des obstacles<sup>53</sup>.

On peut conclure sans hésitation que *Bonheur d'occasion* et son auteure ont connu une excellente fortune au Canada anglais. Comment l'expliquer ? Nous ne pouvons que faire des hypothèses. Elles tiennent à l'auteure et/ou au roman.

La situation géographique de Gabrielle Roy a pu jouer. Elle est de tout le Canada : jeunesse rurale dans l'Ouest, vie adulte urbaine dans l'Est. « Elle et son œuvre sont comme un pont entre les manières de vivre anglaises et françaises, les états d'esprit, les points de vue », disait la journaliste Helen Hutchison dans le *Daily Star* de Toronto en 1967<sup>54</sup>. On a remarqué que les critiques anglophones ont traité très souvent *Bonheur d'occasion* dans une perspective globale, embrassant les deux littératures. Signalons aussi que le milieu universitaire anglophone ou le milieu littéraire le plus évolué était déjà sensibilisé à la littérature canadienne-française comme en font foi un certain nombre de critiques qui peuvent situer *Bonheur d'occasion* dans une évolution littéraire. L'histoire de la traduction témoigne également de l'attention que l'on portait aux œuvres francophones, puisqu'avant la parution de ce roman on avait déjà traduit, par exemple, *les Anciens canadiens* (1864, 1929), *Maria Chapdelaine* (1921), *les Demi-civilisés* (1938), *Trente arpents* (1940). Le prix du Gouverneur général avait été accordé en 1940 à Ringuet pour *Thirty Acres*. Le fait que *Bonheur d'occasion* ait été retenu par une guildé et un « major » américains a contribué à attirer l'attention sur le roman mais demeure un facteur externe.

La dimension universelle du récit, qu'un grand nombre de critiques ont relevée, constitue un facteur majeur. Avec la guerre, l'industrialisation et l'urbanisation, les Canadiens, anglais et français, avaient évolué. Ils éprouvaient une lassitude pour les romans du terroir qui inondaient les deux littératures. Quelques bons romanciers comme Callaghan ou MacLennan pointaient au Canada anglais, mais ils se préoccupaient surtout d'une élite. *Bonheur d'occasion* constituait pour tous une véritable révélation qui associait à la fois la valeur sociale et la valeur esthétique, et n'était pas imprégné de nationalisme. À la recension des comptes rendus, on constate que les critiques anglophones étaient heureux

d'oublier l'idéalisme des œuvres antérieures, de trouver enfin un récit bien construit, de rencontrer non des stéréotypes falots, mais des personnages vivants, humains, émergeant de l'observation aiguë de la réalité. Il y avait un horizon d'attente propice. Hugo McPherson rapporte la fièvre qui s'était emparée du milieu à la parution du roman et il ajoute : « In those years, I think, many of us felt that something extraordinary was happening in Canadian writing [...] our literature was coming of age » (« Introduction », *The Tin Flute*, p. V).

*Bonheur d'occasion* arrivait à point nommé, et sa valeur était telle qu'il compte toujours dans les œuvres majeures autant au Canada anglais qu'au Canada français<sup>55</sup>.

Université de Sherbrooke

#### Notes

- <sup>1</sup> La première traduction avait été faite par l'Américaine Hannah Josephson, mais elle avait soulevé quelques critiques.
- <sup>2</sup> Toronto, McClelland and Stewart, 1951, p. 109.
- <sup>3</sup> « Gabrielle Roy », *The Women on Horseback*, Toronto, The Canadian Centennial Library, 1965, p. 95-98.
- <sup>4</sup> Ottawa, The Canadian Company, 1965, vol. 9, p. 97-98.
- <sup>5</sup> University of Toronto Press, 1965, p. 703.
- <sup>6</sup> Norah Storey, Toronto, Oxford University Press, 1967, p. 730.
- <sup>7</sup> Toronto, Anansi, 1972, p. 219-220.
- <sup>8</sup> Toronto, Methuen, 1973, p. 127.
- <sup>9</sup> *Conversation with Canadian Novelists*, Toronto, MacMillan, 1973, p. 128-145.
- <sup>10</sup> Toronto, Vancouver, Clarke, Irwin, 1975, p. 65-126.
- <sup>11</sup> William Toye, Éd., Toronto, Oxford University Press, 1983, p. 718-720.
- <sup>12</sup> Burt Heward, 2 décembre 1983.
- <sup>13</sup> Beth Paterson, « Gabrielle Roy's Novel of St. Henri Realizes Fragile Five-year Hope », August 29, 1945, p. 11-12.
- <sup>14</sup> Stewart C. Easton, « French-Canadian Tale Has Social Import », 2 mars 1946, p. 17.
- <sup>15</sup> William Arthur Deacon, « Celebrity Hopes Fame Won't Interrupt French-Canadian Work », February 22, 1947, p. 12.
- <sup>16</sup> Épouse de Hugh MacLennan qui venait de publier *Two Solitudes*.
- <sup>17</sup> 15 avril 1947, « Le triomphe de Gabrielle », p. 23, 51, 54.
- <sup>18</sup> Tony Dickason, « Gabrielle Roy's Own Story Recalled by Sister Here », March 1, 1947, p. 9.
- <sup>19</sup> Tirage de 750 000.

- <sup>20</sup> J.M.G., « Books of the Week. "A Story of the Shadow of Poverty" » May 1, 1947, p. 15.
- <sup>21</sup> Val Werier, May 1, 1947, p. 15.
- <sup>22</sup> Anonyme, « Author of *Tin Flute* Has Two Pet Peeves », May 3, 1947.
- <sup>23</sup> Anonyme, « A Fine Canadian Novel », June 5, 1947.
- <sup>24</sup> J.G. Shaw, July 3, 1947, p. 4.
- <sup>25</sup> A. Vernon Thomas, « *The Tin Flute*, Turns Out to Be a Pot of Gold for Its Author », April 12, 1947, p. 14.
- <sup>26</sup> « Superb French-Canadian Novel is About Montreal's Poor Folk », 26 avril 1947, p. 13.
- <sup>27</sup> « Tragedy of St. Henri », April 26, 1947, p. 11.
- <sup>28</sup> « *The Tin Flute* : Gabrielle Roy », vol. XXVII, n° 318, July 1947, p. 93-94.
- <sup>29</sup> « Letters in Canada, 1945 », vol. 15, n° 4, July 1946, p. 412-413.
- <sup>30</sup> *Ibid.*, p. 412.
- <sup>31</sup> W.G., « *The Tin Flute* », vol. LIV, n° 1, Spring 1974, p. 284-285.
- <sup>32</sup> *The Canadian Forum*, vol. XXI, n° 374, March 1952, p. 274-276.
- <sup>33</sup> Spring 1956, p. 7-10.
- <sup>34</sup> *Ibid.*, p. 8.
- <sup>35</sup> Brown ajoute de pertinentes remarques sur les faiblesses de la traduction par Hannah Josephson. Il finira par faire lui-même une nouvelle traduction qu'utilise la « New Canadian Library » en 1981.
- <sup>36</sup> Toronto, McClelland & Stewart, 1958, p. V-XI.
- <sup>37</sup> N° 1, Summer 1959, p. 46-57, repris en traduction dans *Gabrielle Roy*, Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française, Montréal, Fides, 1967, p. 13-19.
- <sup>38</sup> *The Tin Flute*, p. v.
- <sup>39</sup> Janie Wagner apportera une interprétation intéressante, opposée à celle de McPherson, sur la signification du nom Lacasse, dans *Canadian Literature*, « *The Tin Flute*, a Note », n° 70, Autumn 1976, p. 111-112.
- <sup>40</sup> « The Garden and the Cage », p. 49.
- <sup>41</sup> *Ibid.*, p. 46.
- <sup>42</sup> « Gabrielle Roy », vol. XIII, n° 2, Winter 1957, p. 5-11 ; vol. XXI, n° 1, October 1964, p. 20-26.
- <sup>43</sup> « Gabrielle Roy and the Silken Noose », n° 42, Autumn 1969, p. 6-13.
- <sup>44</sup> « Gabrielle Roy : a French-Canadian Novelist », vol. XXX, 1970, p. 391-399.
- <sup>45</sup> Vol. 1, n° 2, Spring 1972, p. 69-73.
- <sup>46</sup> Vol. 7, n° 1, janvier 1974, p. 38-42.
- <sup>47</sup> Vol. 3, n° 24, December 1972, p. 10-12, tiré de *Literature & Ideology*, n° 13, 1972.
- <sup>48</sup> « *Bonheur d'occasion* », p. 65-111, Montréal, Harvest House, 1977.
- <sup>49</sup> *Ibid.*, p. 111.
- <sup>50</sup> « I have, I think, a grateful heart », May 1, 1976, p. 10.
- <sup>51</sup> *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 46, n° 3, juillet-septembre 1976, p. 309-323.
- <sup>52</sup> *Essays in Canadian Writing*, n° 11, Summer 1978, p. 66-71.
- <sup>53</sup> D'autres travaux traiteront de *Bonheur d'occasion* dans des grands ensembles, comme Jeannette Urbas : *From « Thirty Acres » to Modern Times. The Story of French-Canadian Literature*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1976 ; Louise Valois Davies : « To Write is to Exist : Literature and Politics in Quebec », *This Magazine*, vol. 12, n° 2, May 1978, p. 10-11 ;

Gérard Bessette, « French Canadian Society as Seen by Contemporary Novelists », *Queen's Quarterly*, vol. LXIX, n° 2, Summer 1962, p. 177-197 ; Jean Basile, « Literature in French », *The Canadians 1867-1967*, Eds J.M. Careless and Craig Brown, Toronto, MacMillan, 1967, p. 659-674.

<sup>54</sup> « A bridge between points of view », March 25, 1967, p. 67.

<sup>55</sup> Je suis reconnaissant à Carole Melançon et à sa précieuse « Bibliographie descriptive et critique de la réception canadienne de *Bonheur d'occasion* (1945-1983) », M.A., Sherbrooke, 1984, qui m'ont permis de trouver tous les textes du Canada anglais.